

## AMITIÉS PARTICULIÈRES

Je descends du train et je pose enfin mes deux valises sur le quai de la gare à Concorès. C'est une toute petite gare de campagne entre Concorès et Peyrilles. En ce début de septembre, il fait encore chaud, mon chapeau de paille n'est pas superflu. La micheline siffle puis s'éloigne lentement dans la vallée. Je suis seul sur le quai, on m'avait prévenu à Cahors que personne ne m'attendrait, un village un peu spécial m'a-t-on dit. J'empoigne mes lourdes valises, je suis jeune et vigoureux, deux kilomètres ne me font pas peur. Personne non plus sur le chemin blanc, ils sont tous au frais dans les fermes. Au détour d'un virage, j'aperçois à mi-hauteur la toiture grise du clocher de l'église et quelques maisons du village. Puis le chemin longe la rivière, qui coule mollement sous les arbres, entre herbes et cailloux. Toujours personne.

À la deuxième ferme, je hèle un vieil homme qui bouchonne son cheval. Je lui demande où je peux trouver le maire. Il a un air étonné, presque hébété, et me montre le village, reprenant son travail sans un mot. Après un carrefour, la rue du village monte raide à flanc de colline. L'église est à droite, fière sur son promontoire, assez récente et en bon état apparent. Une femme daigne me renseigner, la mairie est sur un peu plus haut, à droite de la route ; mais là encore, personne. Une affiche manuscrite indique qu'elle est ouverte trois fois dans la semaine, dont le dimanche matin. Mauvais signe. Un enfant me montre la maison du maire, la dernière ferme du bourg. Le marteau de la porte résonne dans la maison et une voix répond derrière moi. Un homme trapu et moustachu me toise d'un air hilare « Monsieur le Curé ? On ne vous attendait plus ! Mais venez à la maison, j'ai un petit rosé qui aidera à faire connaissance ».

Le maire est un brave homme, mais il jure volontiers et je doute un peu de sa foi. Il m'a donné la clé du presbytère et m'a invité à dîner pour faire le point. Et pour faire la connaissance de son épouse, « une bonne paroissienne elle, pas comme certaines » m'a-t-il dit. J'ai posé mes valises et fait aussitôt le tour du village. Quelques commerces, quelques artisans, deux cafés, et surtout, grande surprise, un temple. On ne m'avait rien dit, ni à l'évêché ni au Grand Séminaire. Un village un peu spécial, c'était sûrement ça. Sinon, ma soutane fait un peu impression, certains me saluant ostensiblement, d'autres détournant la tête, les femmes comme les hommes.

Le lendemain, j'ouvre en grand la porte de l'église, mais personne ne vient. Le soir, je me présente à la directrice de l'école communale, une femme plus âgée que moi et qui ne sourit pas beaucoup, surtout quand je lui parle du catéchisme des enfants. Le premier dimanche j'ai le trac, j'ai préparé un sermon de circonstance pour me présenter aux paroissiens. À ma grande déception, l'assistance est famélique, composée d'une douzaine de femmes, dont deux avec des enfants. Du haut de ma chaire, je me sens ridicule, alors je descends prêcher auprès d'elles. À la sortie, je salue la femme du maire qui me dit que les hommes m'attendent au Café du Faubourg, en bas du village. C'est l'usage, dit-elle. Là, il y a une belle ambiance, j'y

retrouve le maire qui me présente, et je fais enfin la connaissance des hommes du village. Enfin, d'une moitié des hommes.

Car je comprends alors que le village de Concorès est divisé. Il y a les catholiques et les protestants. Les athées aussi sont assez nombreux à Concorès, les mêmes d'ailleurs qui votent radical aux élections, voire socialiste ! Bref, je suis en mission ici, et à mon âge, rien n'est simple dans ce village de 900 âmes. La boulangère me sert mais ne me parle pas. L'épicier, lui, m'accueille avec le sourire. Et le café en haut du village, en face du temple, n'est fréquenté que par les protestants, on me déconseille d'y mettre les pieds. Il y a aussi l'église de Linars, à une lieue de Concorès et qui fait partie de la paroisse. Une heure de marche pour une messe hebdomadaire bien peu fréquentée.

Début octobre, je suis invité aux vendanges par une famille assez pratiquante. Je retrouve les gestes et les ambiances du village de mon enfance, Pern dans le Quercy blanc. Ici, en Bouriane, le vignoble est moins présent et le vin ne sert guère qu'à la consommation familiale. Mais j'ai grand plaisir à rencontrer les villageois à leur travail, dans un autre contexte. Une grand-mère me donne une bouteille de vin blanc « Pour la messe, il est bon, bien meilleur que celui des Battut ». L'automne est pluvieux cette année et je m'ennuie ferme, seul dans mon grand presbytère. Je rentre du bois en prévision de l'hiver qui, paraît-il, est parfois rigoureux en Bouriane, avec des gelées matinales fréquentes. Le dimanche, je suis souvent invité dans une famille ou l'autre. C'est l'occasion de rencontrer les jeunes et les enfants que je ne vois guère ; très peu viennent au catéchisme.

C'est à la fin de l'hiver que je fais sa connaissance, par une belle matinée fraîche et ensoleillée. En revenant de dire la messe à Linars, j'aperçois une silhouette immobile dans le sous-bois, un homme qui regarde fixement le sol à ses pieds. Intrigué, je m'arrête et lui demande s'il y a encore des truffes ou déjà des champignons. Il lève lentement la tête, me sourit et me répond simplement « Bonjour monsieur le Curé ». Il n'a pas l'allure des paysans de Concorès, mieux habillé, pas de sabots ni de bottes, la peau assez blanche mais sans chapeau. Il porte une barbe fine bien entretenue qui relève ses grands yeux noirs. Il me reconnaît à ma soutane, évidemment. Je le salue et lui demande qui il est. Il s'approche et me répond qu'il a beaucoup entendu parler de moi depuis mon arrivée. Puis il me tend la main « Jean Raynal, je suis le pasteur de Concorès ».

Mon concurrent ! Que dis-je, mon adversaire direct dans ma mission de reconquête de la foi catholique dans ce village du Quercy. Je reste sans voix, bouche bée, ce qui semble l'amuser. Il me rassure en m'expliquant sa présence dans les bois. Il est passionné de végétaux et de minéraux et me montre sa besace qui contient quelques silex trouvés sur le versant d'en face. L'hiver est une saison propice pour la recherche de roches et de fossiles. À son tour il me demande si j'ai une passion. Je bafouille que j'aime l'histoire, le moyen-âge et la préhistoire, mais à Concorès il n'y a ni librairie ni bibliothèque. Mes paroissiens ont de rares livres, mais pas de livres d'histoire. « Ah ! Nos paroissiens ! Si vous voulez, nous pourrions en parler un peu tous les deux, je crois que nous avons des problèmes en commun. Ça vous dirait de passer à la maison un soir ?

Ma femme fait d'excellents gâteaux et il nous reste quelques bocaux de champignons ». J'en ai déjà l'eau à la bouche, pourtant je sais que je dois refuser, on me l'a enseigné au Grand Séminaire. Convaincre et ne pas pactiser. Il insiste, alors je me surprends à répondre « Pourquoi pas » ! Je m'ennuie tellement ici. Il a dit « ma femme », le pasteur est marié ; quelle chance a-t-il de n'être pas seul dans ce village ! Et peut-être ont-ils des enfants ?

Il a douze ans de plus que moi et il vit à Concorès depuis cinq ans. Tous deux sont originaires de Montauban où sont scolarisés leurs deux enfants. Eux aussi s'ennuient un peu ici, quelques familles pratiquent le dimanche, mais la charge pastorale est faible. Son épouse nous sert un excellent repas, comme je n'en ai pas mangé depuis bien longtemps. La discussion sur les villageois est instructive et nous nous disons l'un l'autre incapables de résoudre le problème majeur du village, à savoir la division religieuse. Des rancunes familiales, des non-dits, des rancœurs qui nous dépassent en tant que pasteurs, rien de très évangélique dans tout cela. Alors la conversation évolue vers nos passions respectives, la nature et l'histoire. Il est très cultivé, passionnant à écouter, et sa bibliothèque bien documentée. Marthe son épouse me prête deux romans, que j'accepte avec plaisir. Elle est intarissable sur les questions de société de ce début du vingtième siècle, et assez pessimiste quand elle évoque la nouvelle loi de laïcité, Dreyfus ou l'Allemagne. La soirée se finit très tard, et nous nous promettons de nous revoir. Dehors, personne. Un chien aboie brièvement, sentant ma présence, mais heureusement personne ne remarque que le curé sort de chez le pasteur.

Les semaines passent lentement, marquées par la messe dominicale et la rencontre avec les hommes au café catholique du faubourg. Je prends l'habitude d'aller dîner chez les Raynal le mercredi soir. Ils sont accueillants, ouverts d'esprit et cultivés. J'aime leur conversation, et ils aiment que je leur raconte l'histoire ancienne du Quercy. Ce soir, je parle longuement de fouilles archéologiques que j'ai faites il y a deux ans avec des amis, sur un site médiéval près de Cahors. Marthe explique alors que Jean a repéré un site ancien du côté de Bessous, mais sur la commune de Saint Clair. Il me propose d'aller passer une journée là-haut, fouiller le site ensemble. Il a une charrette attelée et une jument, il peut transporter un peu de matériel. J'hésite car jusqu'à présent, je prends mille précautions pour éviter que mes paroissiens n'apprennent notre relation amicale. Je perdrais ce qui me reste de pratiquants, et lui aussi d'ailleurs. Sans parler de l'évêque qui serait forcément informé. C'est Marthe, son épouse, qui me convainc.

Nous passons la journée en haut d'une colline, au bord d'une petite clairière entourée d'un bois de châtaigniers. Près de la surface affleurent de vieilles pierres alignées, mais aussi une sorte de fosse remplie d'os, de graines, de petites pierres, et même de quelques menus objets. Notre excitation est à son comble, nos yeux sont brillants de bonheur devant ces découvertes. Rien de très exceptionnel mais trouver aussi vite, commencer à classer, ordonner, analyser des restes vieux de 5 siècles, semble-t-il, c'est tout simplement incroyable. De plus, travailler ensemble toute une journée conforte notre amitié respective.

Nos mercredis de ce printemps 1908, nous les passons à fouiller, gratter, nettoyer, transporter. Ces jours-là, je troque ma soutane pour un pantalon plus adapté. À la maison, Marthe classe et compare les objets avec les dessins d'un livre sur le bas moyen-âge. Un manuel d'histoire médiévale qu'elle a trouvé à la bibliothèque de Gourdon et qui nous conforte dans nos recherches. C'est elle aussi qui a l'idée de rédiger un mémoire commun pour rendre compte de nos découvertes à une société savante du Quercy. « Une aussi belle découverte ne peut rester cachée » nous dit-elle. Là encore, j'hésite, et je leur fais part de mes craintes si notre collaboration est révélée.

Craintes fondées. Un mercredi du mois de mai, vers midi, une silhouette émerge du bois et s'approche de nous. Un homme à l'accent rocailleux nous toise et se fait menaçant : « je suis le maire de Saint Clair et vous êtes chez moi, sur mes terres. Ce que vous faites ici sans mon autorisation est inadmissible. Soyez sûrs que je vais en référer à qui de droit, à votre maire et à vos supérieurs surtout ». Nous restons pantois puis nous rangeons nos outils et regagnons Concorès sans mot dire. Le lendemain, le maire de Concorès vient me voir au presbytère, tout penaud. Il a remarqué notre manège mais n'a rien dit, notre amitié ne le chagrine pas, il est plutôt satisfait que je m'habitue peu à peu au village. Mais des protestants et des catholiques sont venus se plaindre à la mairie, et ça, c'est inédit, protestants et catholiques ensemble ! C'est l'un d'eux qui a averti le maire de Saint Clair.

Dès le dimanche suivant après la messe, j'ai la visite du curé de Gourdon. Prudent, je n'étais pas allé au café. Il est mon doyen, mon supérieur mandaté par l'évêque. À sa demande, je lui raconte tout, sans faux-semblants. Ce que j'ai fait est grave et doit être sanctionné, me dit-il. Mais moins grave que ce qu'il craignait, car selon des ragots du village, Marthe et moi avons une aventure sentimentale. Il jette un coup d'œil intéressé sur le compte-rendu de nos fouilles et, en me quittant, il m'encourage à le publier. Le mercredi soir, à la nuit tombée, je me faufile chez les Raynal. Lui aussi a reçu un blâme par courrier, venant du Conseil Presbytéral de Montauban. Il nous reste peu de temps, alors nous décidons de rédiger au plus vite notre mémoire de recherche, qui sera publié sous nos trois noms. Marthe le rédigera, et Jean le fera imprimer à Gourdon. En juillet, j'irai à Cahors rencontrer le président de la Société d'Histoire et de Sciences du Lot pour lui proposer de publier notre ouvrage. Le titre est arrêté : « Vie et mort à Concorès (Lot) au bas Moyen-Âge ». Le titre est arrêté : « Vie et mort à Concorès (Lot) au bas Moyen-Âge ».

Fin juillet, Jean est muté d'office et les Raynal quittent rapidement le village. Nos adieux sont bien tristes. Moi aussi je suis changé de paroisse, mon évêque m'envoie à Figeac, sous la houlette d'un Curé chevronné qui doit me chaperonner, me dit-on. Je fais donc mes adieux aux paroissiens et reprends mes deux valises que je pose à nouveau sur le quai de la gare de Concorès. Mais cette fois, je ne suis pas seul, le maire et sa femme m'ont accompagné. Je les quitte à regret, ma besace chargée de savoureuses charcuteries locales. Le maire me dit alors : « Vous avez réussi l'impossible, tous les deux. En se liguant contre vous, protestants et catholiques du village se sont retrouvés, ça les a enfin réunis à nouveau. Plusieurs familles se sont éloignées de l'Église, et je pense pouvoir les convaincre de voter radical-socialiste ». Je ris sous cape et leur fais mes

adieux. Et en arrivant à Figeac, ma surprise est grande d'apprendre que Jean Raynal a été nommé au temple de Figeac. Nous allons nous revoir, et peut-être poursuivre nos recherches ! En attendant, la société savante nous a invités à présenter nos travaux et l'éditeur nous a conviés pour promouvoir notre opuscule. Savent-ils que nous sommes pasteur et curé ?